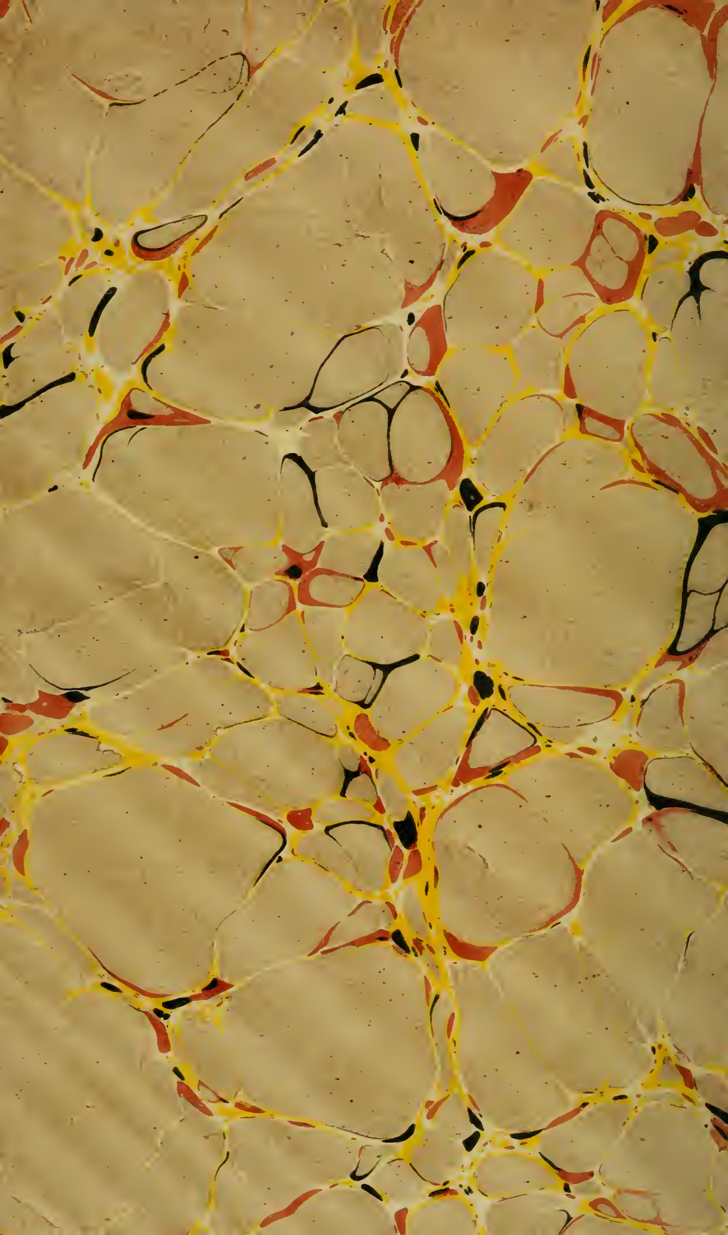
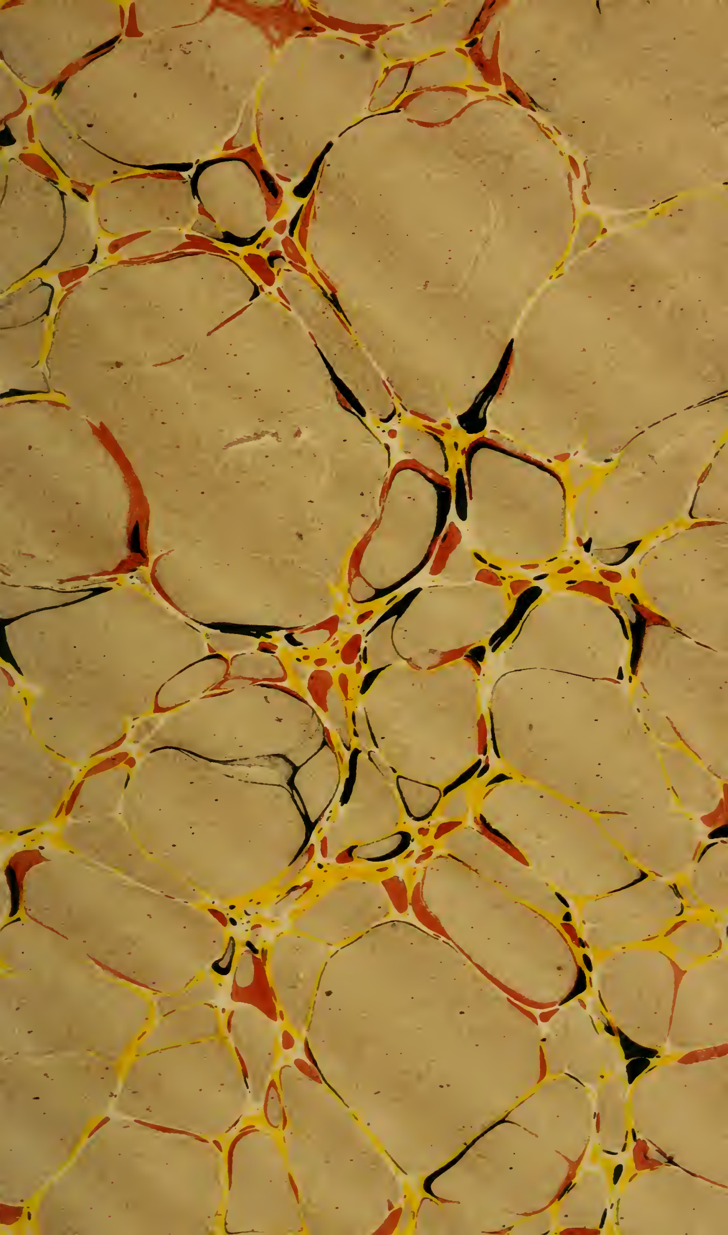

3 1761 08266138 0





LE PARDON

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à Paris, le 11 février 1895,
à la COMÉDIE-FRANÇAISE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-18 jésus.

ROMAN

LES ROIS . . . . 1 vol.

THÉATRE

L'AGE DIFFICILE, comédie en trois actes.

LE DÉPUTÉ LEVEAU, comédie en trois actes.

FLIPOTE, comédie en trois actes.

MARIAGE BLANC, drame en trois actes.

RÉVOLTÉE, pièce en quatre actes.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 6512-3-95. — (Encre Lorilleux).

LE PARDON

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

JULES LEMAITRE



PARIS
CALMANN LÉVY ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1895

A

JULES CLARETIE

HOMMAGE DE RECONNAISSANTE AFFECTION

J. L.

PERSONNAGES

GEORGES	M. WORMS
SUZANNE	Mmes BARRETTA
THÉRÈSE	BARTET



L'action se passe dans une ville manufacturière de France.

LE PARDON

ACTE PREMIER

Un salon servant de cabinet de travail; portes au fond, à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, puis SUZANNE.

THÉRÈSE. Elle entre par la porte du fond.

Viens.

SUZANNE. Elle entre à son tour.

J'ai peur.

THÉRÈSE.

Puisque je te dis qu'il n'y a personne! Ton mari est encore à son travail, et j'ai su éloigner les domestiques. Car... tu ne m'en voudras pas, ma chérie ?... j'ai pris l'habitude — oh! sur sa prière et avec l'autorisation de mon mari, — de m'occuper un peu de son ménage.

SUZANNE.

Ma bonne Thérèse !

THÉRÈSE.

Il le fallait bien. Il était si désorienté, si éperdu en arrivant ici il y a quinze jours !

SUZANNE.

Comme je vous suis reconnaissante, à ton mari et à toi...

THÉRÈSE.

Ne nous remercie pas ; ce que nous avons fait est bien naturel. Georges ne pouvait, pour mille raisons, rester là-bas après cette histoire. Mon mari a eu la chance de lui trouver tout de suite, ici, une place excellente. Il lui a fait signe, et n'a pas eu à le regretter. Tu ne saurais croire quelle situation Georges a conquise à l'usine, et cela du premier coup. Son invention a fait merveille. Il paraît que c'est tout à fait un monsieur, ton mari.

SUZANNE, naïvement.

Oh ! oui !... Mais que dit-on de moi ? Tu es sûre qu'on ne sait rien ?

THÉRÈSE.

Absolument sûre. Georges a raconté que tu étais à la campagne, chez ta mère, pour rétablir ta santé, et que tu viendrais le rejoindre quand tu irais mieux. Mon mari lui-même ignore la vérité. Tu peux donc être tranquille.

SUZANNE.

Et alors... Georges est toujours malheureux ?

THÉRÈSE.

Très malheureux ; et cela est bon signe. Mais oui ! S'il était décidé, comme il l'avait dit, à demander le divorce

contre toi, il l'aurait déjà fait, cela est évident... Mais parlons un peu de toi. Ma pauvre Suzanne, comment as-tu pu, toi que je croyais si raisonnable et dont j'aurais répondu comme de moi-même...

SUZANNE.

Est-ce que je sais? Maintenant que c'est passé, je n'y comprends plus rien, ou pas grand'chose...

THÉRÈSE.

Voyons, tu avais pourtant fait un mariage d'amour?

SUZANNE.

C'est bien cela!

THÉRÈSE.

Hein?

SUZANNE.

Eh! oui, j'aimais Georges, mais comme aime une petite fille. Tu te souviens? C'est chez tes parents que je l'ai rencontré. J'avais dix-huit ans, et la tête pleine d'idées de romans. J'ai cru que le mari, c'était encore l'amoureux, le monsieur qui vous apporte des fleurs tous les jours, qui vous dit de jolies choses et qui ne s'occupe que de vous. J'ai été surprise de trouver le mariage si... austère. Mon mari s'absentait des semaines entières, car de tous les côtés on le faisait venir pour appliquer son invention. Je trouvais les journées longues; je n'avais pas en moi, dans mon cœur ni dans ma tête, de quoi remplir le vide de ces absences... Un autre m'a chanté la chanson dont j'étais désaccoutumée et que j'avais besoin d'entendre, pauvre niaise que j'étais... Mon histoire n'est pas originale, comme tu vois.

THÉRÈSE.

Et elle ne m'étonne aussi que parce qu'elle est la tienne...

Ou plutôt, sais-tu ce qui m'étonne?... L'ennui, les rêvasseries, même les premières coquetteries et les premières imprudences, je les conçois, à la rigueur. Mais, que tu aies pu... comment dire cela ?... enfin, que tu aies pu aller jusqu'au bout, toi, toi Suzanne ! cela ne m'entre presque pas dans la pensée. Il me semble que, dans ces aventures-là, il doit y avoir, entre les premiers chapitres et le dernier, un tel abîme, et si énorme à franchir, quand on y songe !

SUZANNE.

C'est que tout s'enchaîne, et qu'on glisse d'une faiblesse à une autre sans s'en apercevoir. Chaque pas nouveau qu'on fait dans ce qui est défendu semble le premier pas, et ainsi on ne se voit pas descendre. Et puis, que veux-tu, à mesure qu'on approche de la fin, on sent je ne sais quoi de mauvais qui s'éveille en vous. C'est comme un vertige, comme une griserie honteuse. Et l'on va! l'on va!... Bien sûr, quand on a commencé, on ne croyait pas qu'on achèverait... Vois-tu, Thérèse, il ne faut pas commencer. Cela dépend de nous ; le reste, non.

THÉRÈSE.

Mais, au moins, l'aimais-tu... l'autre ?

SUZANNE.

Je crois à présent ne l'avoir jamais aimé. Pourtant, j'ai dû l'aimer un peu au commencement. Sans cela, quelle femme serais-je ? En réalité, je ne sais plus, plus du tout. Comme c'est étrange !

THÉRÈSE.

Et lui, t'aimait-il ?

SUZANNE.

Il a fait son métier d'homme.

THÉRÈSE.

Qu'est-il devenu ?

SUZANNE.

Je n'en sais rien.

THÉRÈSE.

A-t-il essayé de te revoir? ou de t'écrire?

SUZANNE.

Non.

THÉRÈSE.

Il est discret. — Et, à présent, tu aimes ton mari ?

SUZANNE.

Absolument et uniquement. Je l'aime pour lui-même, parce qu'il est le plus loyal et le meilleur des hommes, et aussi pour le mal que je lui ai fait. Je l'aime de tout mon repentir, avec un cœur nouveau, et un infini désir de me sacrifier à lui tout entière.

THÉRÈSE.

Comme tu dis cela, Suzanne!... Je suis tout émue en t'écoutant.

SUZANNE.

Va, je suis bien changée... J'ai plus appris en quelques jours que dans tout le reste de ma vie.

THÉRÈSE.

C'est vrai, tu n'es plus du tout la même.

Un silence.

SUZANNE.

Pourvu qu'il me croie, lui!

THÉRÈSE.

Cela dépendra surtout de toi, ma chérie. Je te le répète il t'aime encore, quoiqu'il s'en défende; et c'est pour cela que je t'ai fait venir. Je ne dis pas que tu le reprendras sans peine. Les premiers temps seront durs. Sa blessure est si vive encore! Mais l'essentiel est que tu sois là, près de lui, fût-ce un peu malgré lui. Sois bonne, patiente, soumise; et qu'il te sente sincère. Qu'il retrouve en toi, avec plus de sérieux et de réflexion, ce que tu as été pour lui au commencement de votre mariage : et alors le souvenir des jours heureux refoulera lentement les autres souvenirs. Puis, le charme même de ta présence opérera insensiblement sur son esprit... Mais je suis là à te donner des conseils! Tu sauras bien mieux que moi ce qu'il faut faire. Au fond, les choses de la passion, je m'aperçois que ce n'est pas mon fort, à moi.

Un silence.

SUZANNE.

Tu n'as jamais été tentée, toi, Thérèse?

THÉRÈSE.

Non.

SUZANNE.

Ton mari?...

THÉRÈSE.

Il est excellent. Oh! ce n'est pas comme le tien, un grand savant, un inventeur... Mais il est très bien; pas laid, pas bête; et j'ai pour lui une vraie affection.

SUZANNE.

Vous êtes heureux?

THÉRÈSE.

Mon Dieu, oui. Nous sommes riches et d'humeur gaie tous les deux. Nous savons nous occuper, lui dans ses fermes, moi à la maison ; nous nous retrouvons toujours avec plaisir, et nous vivons comme deux bons compagnons... Non, je n'ai jamais été tentée... Et cependant, tu sais ? on me fait beaucoup la cour, ici, mais beaucoup! Eh bien, cela ne m'a jamais rien dit. Mon opinion, c'est que, quand on a un mari passable, c'est vraiment folie d'aller chercher ailleurs ce que l'on a chez soi, et que tous les hommes se ressemblent... ou finissent, à un moment, par se ressembler.

SUZANNE, *naïvement.*

Non, Thérèse.

THÉRÈSE.

Enfin, si je me trompe, je n'ai aucune envie d'y aller voir.

Un silence.

SUZANNE.

Thérèse !

THÉRÈSE.

Quoi ?

SUZANNE.

Est-ce qu'il ne va pas bientôt venir ?

THÉRÈSE, *regardant l'heure.*

Si. C'est à peu près l'heure où il rentre.

SUZANNE.

J'ai peur. S'il allait me chasser encore !

THÉRÈSE.

Mais non! mais non!

SUZANNE.

Si tu savais, là-bas, de quel air il m'a parlé en me quittant, et comme j'ai senti que je n'existais plus pour lui, que, tout d'un coup, il me rayait de sa vie!... Ah! que j'ai peur! que j'ai peur!

THÉRÈSE, prêtant l'oreille.

Écoute!... C'est lui. Cache-toi vite; va, ma chérie, et laisse-moi faire.

Elle fait entrer Suzanne dans une pièce voisine, par la porte de droite.

SCÈNE II

THÉRÈSE, GEORGES.

GEORGES. Il entre en lisant une lettre qu'il met dans sa poche en apercevant Thérèse

Tiens, c'est vous? Ah! je suis bien content de vous voir, bien content. Jacques va bien?

THÉRÈSE.

Très bien. — Voulez-vous dîner avec nous ce soir? Vous viendrez comme vous êtes. Il n'y aura que nous.

GEORGES.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'accepte. Mais comme je dois vous ennuyer!

THÉRÈSE.

Vous savez parfaitement que non. Jacques vous adore ainsi !

GEORGES.

Quel brave garçon que ce Jacques ! Vous en doutez-vous, au moins ?

THÉRÈSE, souriant.

Mais... certainement, je m'en doute !

GEORGES.

Je lui dois tant ! Qu'est-ce que je serais devenu sans lui... et sans vous, Thérèse ?

THÉRÈSE.

C'est bon, c'est bon... Qu'avez-vous fait hier soir ?

GEORGES, cherchant.

Hier soir ?... Ah ! c'est vrai, vous n'étiez pas chez vous... Qu'est-ce que j'ai donc fait, hier soir ?... Ah ! j'ai dîné au restaurant... Et puis, ma foi, j'ai été au café-concert.

THÉRÈSE.

Tout seul ?

GEORGES.

Dame... Oh ! ne me plaignez pas. J'ai passé une soirée très supportable.

THÉRÈSE.

Mon pauvre ami !

GEORGES.

Mais non, mais non, ce n'est pas du tout ce que vous croyez. D'abord, vous comprenez, je suis tellement occupé à

l'usine que je n'ai pas le temps de penser à mes affaires. Et puis, le temps fait son œuvre. Ça va mieux, bien mieux... pourvu que je sois dehors. En somme, je commence à reprendre goût à la vie de garçon.

THÉRÈSE.

Si vous voulez que je vous croie, il faudrait me dire cela d'un autre ton.

GEORGES.

Mais je vous dis cela bien tranquillement, il me semble.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que vous lisiez tout à l'heure, en entrant ?

GEORGES.

Moi ?

THÉRÈSE.

Vous relisiez sa dernière lettre. Ne niez pas.

GEORGES.

Eh bien, quoi ? Cela prouve que je suis stupide.

THÉRÈSE.

Je ne trouve pas.

GEORGES.

Je sens bien le ridicule de mon personnage, allez ! et comme je dois être assommant avec mes plaintes et mon rabâchage et mes airs lamentables... Eh ! imbécile, qu'est-ce que tu veux que ça fasse aux autres, ce qui t'arrive ? Aie du moins la pudeur de te taire !

THÉRÈSE, suppliante.

Georges !

GEORGES.

Eh bien, oui, là! je ne pense qu'à ça, à chaque minute, même en travaillant... Non, non, voyez-vous, ce qu'elle a fait est abominable!... Tenez, une chose qui me revient... Pendant les derniers jours, quand je ne savais rien encore, je ne puis vous dire comme elle a été tendre et aimante, et comme elle se blottissait contre moi. Jamais elle n'avait été ainsi : jusque-là, elle était douce, affectueuse, mais un peu indolente et passive. Et moi, en la voyant pour la première fois si... émue, je me disais : « Enfin, elle m'aime ; elle m'aime pour de bon, elle est bien à moi, maintenant. » Et juste à ce moment-là... Ah ! la menteuse ! la menteuse !

THÉRÈSE.

Qui sait ?...

GEORGES.

Hein ?

THÉRÈSE.

Je dis : qui sait? Pour moi, cela ne prouve qu'une chose c'est qu'elle cherchait en vous un asile, un secours contre elle-même ; enfin, qu'elle n'a jamais cessé de vous aimer. Et c'est mon premier point. Je vous dirai mon second tout à l'heure.

GEORGES.

Ma chère Thérèse, je ne suis pas encore tout à fait idiot, mettez-vous bien cela dans la tête. Les démonstrations de tendresse prodiguées au mari au plus fort de la trahison... mais c'est classique, cela ! Je connais mon cas, allez. Il a été étudié et décrit par les bons auteurs. Et, n'est-ce pas ? j'ai été à même de vérifier l'exactitude de leurs remarques... oh ! mais, largement !

THÉRÈSE.

Pourquoi, mon ami, cette ironie qui fait mal ?

GEORGES.

Laissez donc ! cela me soulage, au contraire. Tout cela a un côté comique, on le sait bien. (Changeant de voix.) C'est égal, le jour où j'ai tout appris, je suis resté comme assommé du coup. En une seconde, j'ai senti qu'elle ne m'était plus de rien. Je n'avais même pas de haine ni de colère. Quand elle est rentrée, je ne l'ai pas interrogée, je ne lui ai adressé ni reproches ni injures. Je lui ai dit seulement : « Va-t'en ! » Elle s'en est allée, et je ne me suis pas retourné pour la regarder sortir. Je ne puis même pas dire que je souffrais. C'est singulier.

THÉRÈSE.

Et depuis ?

GEORGES.

Ah ! depuis !... L'idée est là, toujours là... vivante, oui, vivante, comme une bête qui me rongerait... C'est à devenir fou... Quelquefois, pourtant, je suis sur le point de m'apaiser. Je me souviens du temps de nos fiançailles ; je la revois... si douce, si frêle, si innocente... Puis je me rappelle de gentils détails de notre vie à deux, des gestes qu'elle avait, une phrase qu'elle disait d'une certaine façon... Et je m'attendris, et je lui trouve même des excuses : son inexpérience, sa jeunesse, son isolement pendant mes absences... Mais tout à coup l'image de ce qu'elle a fait surgit et revit dans ma pensée, nette, précise, concrète... Dans ma pensée ?... non, dans ma chair. C'est comme une morsure, une brûlure subite. Et alors je voudrais la tenir... pour l'envelopper de baisers, de baisers qui la marqueraient, qui effaceraient les autres, qui la referaient mienne... — ou peut-être pour l'étrangler.

THÉRÈSE.

Autrement dit, vous l'aimez encore. Et c'est mon second point.

GEORGES, suivant sa pensée.

Mais pourquoi, mon Dieu! pourquoi a-t-elle fait cela?

THÉRÈSE.

Ça, mon ami, nous ne le saurons jamais exactement, — ni elle non plus, du reste. Il est donc bien inutile de se le demander. Mais puisque vous vous aimez toujours, puisque vous ne pouvez décidément vivre sans elle, ni elle sans vous... c'est bien simple : il faut lui pardonner et la reprendre, et tout de suite.

GEORGES.

La reprendre? mais, Thérèse, je serais un lâche.

THÉRÈSE.

Un lâche parce que vous seriez bon? Un lâche parce que vous seriez juste? Oui, juste. Suzanne a expié; elle est prête à expier encore. Vous en avez pour preuve les lettres que j'ai reçues d'elles et que je vous ai montrées, et celles qu'elle vous a écrites à vous, ces lettres si humbles, si touchantes, si sincères...

GEORGES.

Sincères?

THÉRÈSE.

Oui, sincères. Elle saute aux yeux, cette sincérité, et, au fond, vous y croyez aussi bien que moi. Alors, pourquoi faites-vous semblant de douter?

GEORGES.

Laissons cela, Thérèse. J'ai déjà été assez ridicule...

THÉRÈSE.

Voilà donc encore une fois le grand mot lâché! Ce mot-là signifie, mon ami, que vous attachez moins d'importance à ce que vous sentez, vous, et à ce que vous croyez, qu'aux interprétations où pourraient se complaire les sots et les méchants — si votre aventure était publique. Or, elle ne l'est pas. C'est donc l'idée seule d'un ridicule, auquel en réalité vous avez échappé, qui vous fait peur et qui vous affole. Eh bien, cela est misérable, cela est bête, si vous voulez toute ma pensée, et cela est indigne de vous.

GEORGES.

Vous m'injuriez par charité, ma bonne Thérèse.

THÉRÈSE.

Vous vous trompez, mon ami; je vous injurie de très bonne foi. — Quand tout le monde saurait ici votre histoire, je vous dirais encore : « Reprenez votre femme qui se repent et qui vous aime ». Mais tout le monde ignore ce qui s'est passé; tout le monde, même mon mari, même la mère de Suzanne. Il n'y a que vous et moi, — vous et moi, entendez-vous? — qui le sachions.

GEORGES.

Vous êtes sûre de ce que vous me dites là?

THÉRÈSE.

Oui, sûre.

GEORGES.

Vous croyez que là-bas?...

THÉRÈSE.

On a pu causer, faire des suppositions... mais, soyez tranquille, il y a longtemps qu'on n'en parle plus... Et puis,

qu'est-ce que ça vous fait ce qu'on raconte à deux cents lieues d'ici ?

GEORGES.

Mais, ma chère amie, comprenez donc que ce rapprochement serait une chose infiniment sérieuse... qui ne pourrait se faire qu'à certaines conditions... Il faudrait, maintenant, que je pusse compter absolument sur elle. Il faudrait... Non, allez, cela est impossible. J'admets son repentir, j'admets ses bonnes résolutions : mais vous savez ce qu'on dit ?...

THÉRÈSE.

Quoi ?

GEORGES.

Qu'il est plus difficile à une femme de... enfin de s'en tenir à un premier amant que de n'en pas avoir du tout.

THÉRÈSE.

Quel est le grand moraliste qui a dit ça ? Eh ! qu'en savait-il ? En voilà encore un qui a perdu une belle occasion de se taire ! On dirait que, pour ces gens-là, le cœur des hommes et des femmes est réglé comme un papier à musique !... Je vous réponds, moi, de Suzanne : elle connaît son devoir, elle l'accepte dans toute son étendue ; elle sait qu'il ne suffira pas qu'elle soit désormais irréprochable, mais qu'il faudra qu'elle vous en communique à chaque instant la certitude... C'est de vous que je voudrais pouvoir répondre. Car, ne vous y trompez pas, c'est vous qui aurez les plus grands devoirs et les plus difficiles. Il est plus aisé de se repentir que de pardonner. Sentez-vous bien ce que cela veut dire : pardonner, remettre la faute ?... Il faudra, mon ami, vraiment oublier, ou ne se souvenir que pour plaindre, et encore sans le dire, sans en ouvrir jamais la bouche. Serez-vous capable de cela ?

GEORGES.

Eh! oui, si j'étais sûr...

THÉRÈSE, souriant.

Mais je suis sûre, moi, qui suis une personne très raisonnable. Allons, mon ami, ayez le courage de consentir tout de suite à ce que vous auriez fait tôt ou tard. (Mouvement de Georges.) Mais oui ! Car enfin, pourquoi, malgré vos déclarations du premier moment, n'avez-vous pas demandé le divorce ? Pourquoi, arrivé ici, avez-vous imaginé, de vous-même, cette histoire de la maladie et de la villégiature de Suzanne, si ce n'est parce que, dans le secret de votre pensée, vous admettiez la possibilité de la réunion et du pardon ? Et comme vous avez bien fait ! Non, non, tout n'est pas perdu. Rien n'est irréparable quand on a la bonne volonté et la simplicité du cœur. Ne vous appliquez plus à vous torturer vous-même. N'y a-t-il pas de l'orgueil et... qui sait ?... quelque cabotinage intime dans cette complaisance à considérer, à couver, à entretenir son propre mal ? Vous guérirez, rien qu'en vivant et en aimant. Vous êtes jeunes tous deux, et vous pouvez vous faire encore un joli bonheur en raccommodant les morceaux du passé... A quoi pensez-vous ?

GEORGES.

Je pense... que vous êtes la meilleure des amies ; que je ne puis rien vous cacher ; que vous connaissez toutes mes plaies et le baume qu'il leur faut ; enfin que j'ai envie de vous croire et de vous obéir.

THÉRÈSE.

L'envie ne suffit pas, monsieur. Que décidez-vous ?

GEORGES.

Eh bien... écrivez-lui, et faites-lui espérer que peut-être...

dans quelque temps... Mais c'est vous qui l'aurez voulu ? Il est bien entendu que l'idée est de vous ; que, s'il ne sortait de là que plus de douleur encore, j'aurais le droit de vous maudire ?

THÉRÈSE.

Oui, mon ami, c'est entendu. (Montrant la porte de droite.) Vous savez qu'elle est là ?

GEORGES.

Qui ?

THÉRÈSE.

Suzanne.

GEORGES.

Suzanne est là ?... Non, non, qu'elle s'en aille ! Je ne peux pas encore... c'est trop tôt... je vous jure que je ne peux pas !

THÉRÈSE, ouvrant la porte.

Viens, Suzanne. (A Georges.) A tout à l'heure, mon ami.

Elle sort par la porte du fond.

SCÈNE III

GEORGES, SUZANNE.

SUZANNE. Elle s'avance, très humble, vers Georges, qui a le dos tourné.

Georges !

GEORGES.

Je ne vous attendais pas, Suzanne.

SUZANNE.

Georges! ne me chassez pas!... Laissez-moi vivre auprès de vous... me racheter... vous prouver que je ne suis pas tout à fait indigne de votre pardon... Je ne serai pas gênante... Ne me regardez pas... mais supportez-moi dans votre maison... Voulez-vous?

GEORGES.

Oui, Suzanne.

SUZANNE.

Que vous êtes bon! Que je vous aime!... (Elle lui prend la main et la baise.) Alors... vous voulez bien que je reste?

GEORGES.

Oui, Suzanne... (Elle a gardé sa main; il l'amène lentement en face de lui.) Mais vous comprenez, n'est-ce pas, que ce moment est grave pour nous deux? Vous savez à quoi vous vous engagez en rentrant ici? Enfin... vous avez la ferme volonté de ne plus jamais...

SUZANNE.

Ah! Dieu!

GEORGES.

Jurez-le.

SUZANNE.

Ah! oui, je le jure.

GEORGES.

Ainsi donc le passé n'existe plus? Nous n'en parlerons jamais?

SUZANNE

Jamais.

GEORGES.

Nous n'y penserons même jamais?

SUZANNE.

Jamais.

Georges l'attire, elle s'incline, il la baise sur le front.

GEORGES.

Et maintenant, essayons de vivre! (Un long silence. Suzanne est immobile : Georges se promène dans le salon.) Ta mère va bien?

SUZANNE.

Pas trop.

GEORGES.

Qu'est-ce qu'elle a?

SUZANNE.

Rien de sérieux. Ses névralgies.

GEORGES.

Oui, le changement de temps.

SUZANNE.

C'est probable.

Un silence.

GEORGES.

Par quel train es-tu venue?

SUZANNE.

Par le train de cinq heures. Thérèse m'attendait à la gare.

GEORGES.

Et tes bagages?

SUZANNE.

Thérèse a dit qu'elle les enverrait prendre.

GEORGES.

Ah! à propos, nous dînons chez elle, ce soir. Tu feras la connaissance de son mari. C'est un ancien camarade à moi.

SUZANNE.

Oui, je sais.

Un silence.

GEORGES.

Mais... j'y songe... après ce long voyage... par cette poussière... Veux-tu passer dans ma chambre?

SUZANNE.

Volontiers.

GEORGES.

Tiens, c'est par ici. (Il ouvre la porte de gauche.) Tu vois, la maison n'est pas mal... Presque un petit hôtel, entre cour et jardin... Et je ne paye pas ça trop cher... C'est une occasion... Imagine-toi...

ACTE DEUXIÈME

Quinze jours après. — Même salon qu'au premier acte, mais plus élégant.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, GEORGES.

SUZANNE. Elle est assise et travaille à un petit ouvrage de femme. Georges entre.

Bonsoir, mon ami... La journée a été bonne ? Tu as bien travaillé ?

GEORGES, indifférent.

Oui.

SUZANNE.

Tu n'as pas eu d'ennuis ?

GEORGES.

Non.

SUZANNE.

Alors, tu es content ?

GEORGES.

Oui.

SUZANNE.

C'est vrai que les ouvriers t'adorent ?

GEORGES.

Je ne suis pas méchant avec eux.

SUZANNE.

Sais-tu ce qu'on a dit de toi, hier, dans une maison où j'étais en visite ?

GEORGES.

Voyons.

SUZANNE.

Que tu étais un homme tout à fait supérieur, — oui, c'est comme cela qu'on a dit, — et que ton invention était une des plus belles choses, et des plus utiles, qu'on eût trouvées depuis très longtemps. Explique-la-moi, veux-tu?

GEORGES.

Quoi ?

SUZANNE.

Ton invention.

GEORGES.

Tu ne comprendrais pas.

SUZANNE.

Si tu me l'expliquais, toi, je comprendrais peut-être.

GEORGES.

Laisse donc, ce n'est pas ton affaire.

SUZANNE.

On disait que ta découverte sauvait tous les ans plusieurs centaines de vies humaines.

GEORGES.

C'est possible.

SUZANNE.

C'est très beau, cela ! Ah ! comme je suis fière de toi ! et comme je t'aime ! (Elle l'embrasse ; il s'y prête avec impatience.) Tu ne veux pas que je t'embrasse ?

GEORGES.

Mais si.

SUZANNE.

Qu'est-ce que tu as contre moi ?

GEORGES.

Je n'ai rien.

SUZANNE.

Si ! tu as quelque chose.

GEORGES.

Pourquoi n'es-tu pas sortie aujourd'hui ?... Tu devrais te promener un peu tous les jours, voir tes amies... Une jeune femme comme toi a besoin de distractions.

SUZANNE.

Des amies... je n'ai pas pu m'en faire de bien sérieuses en quinze jours... Et puis... j'avais cru que tu préférais que je reste à la maison... Je m'y plais beaucoup, je t'assure, et j'ai de quoi m'occuper... Tiens, ce petit salon, on ne le reconnaît déjà plus.

GEORGES.

En effet.

SUZANNE.

Et c'est moi qui ai tout arrangé... N'est-ce pas que c'est joli ?

GEORGES.

Oui.

SUZANNE.

Tu dis cela sans conviction. Est-ce que ça ne te plaît pas ?

GEORGES.

Mon Dieu...

SUZANNE.

Allons, dis ! Ça m'est égal que tu critiques, pourvu que tu prêtes un peu d'attention à ce que je fais.

GEORGES.

Eh bien...

SUZANNE.

Quoi ?

GEORGES.

Eh bien... que veux-tu ? j'ai des goûts un peu bourgeois... Et tous ces bibelots et ces fanfreluches...

SUZANNE.

Tu n'aimes pas ça ?

GEORGES.

Oh ! moi, je n'y entends rien. Mais je trouve ça un peu... Tu ne te fâcheras pas ? Enfin, je trouve ça un peu salon de cocotte. Voilà.

SUZANNE.

Oh! Georges!... Et moi qui me suis donné tant de mal et qui m'imaginais que c'était joli! (Se maîtrisant.) Mais je changerai tout cela, sois tranquille, et de bien bon cœur, je t'assure... Vois-tu, je veux qu'il n'y ait jamais rien, en moi ou autour moi, qui te déplaise...

GEORGES.

Pourquoi n'es-tu pas sortie cet après-midi?

SUZANNE.

Je t'ai déjà répondu. Il y a des jours où je ne déteste pas de rester seule dans mon petit coin.

GEORGES.

Allons donc, ce n'est pas la vraie raison.

SUZANNE.

Je n'en vois pourtant pas d'autre.

GEORGES.

Si tu avais le courage d'être absolument sincère...

SUZANNE.

En cherchant bien, il y a peut-être encore ceci. Te rappelles-tu ce que tu m'avais dit au sujet de la belle madame Rousseau, une de nos nouvelles connaissances?

GEORGES.

Ma foi, non.

SUZANNE.

Tu as désiré que je la voie moins, parce qu'elle te paraît un peu légère et que tu crains qu'elle n'ait sur moi une mauvaise influence. Alors, comme j'étais presque sûre de la

rencontrer si j'étais sortie aujourd'hui... j'ai préféré m'abstenir.

GEORGES.

Mais ce n'est pas du tout ce que je voulais... Je te conseillais seulement de ne pas faire de madame Rousseau ton amie intime, de rendre insensiblement vos relations plus rares... Tu agis comme si j'étais un tyran; c'est ridicule.

SUZANNE.

J'avais cru bien faire. Pardonne-moi.

GEORGES.

Oh! ce n'est rien, et il n'y a pas là matière à tant de repentir. Mais tu devrais comprendre que j'ai plus de confiance que cela dans ta raison et que je ne veux pas te rendre la vie impossible... En tout cas, tu pouvais aller faire une visite à Thérèse... Pourquoi ne la vois-tu pas plus souvent?

SUZANNE.

Mais, mon ami, voilà deux fois que je vais chez elle sans la trouver, et il y a bien huit jours qu'elle-même n'est venue ici. C'est elle, on le dirait, qui s'éloigne de nous.

GEORGES.

Quelle idée! Thérèse est toujours la même pour nous... Mais elle a son mari, sa maison... Enfin... pour en revenir à toi... j'aime mieux que tu sortes, que tu te promènes... Il n'est pas bon que tu restes seule trop souvent... A quoi peux-tu bien penser pendant ces longues heures?...

SUZANNE.

Mais à rien, mon ami; je n'ai pas le temps. Quand on veut s'occuper sérieusement de son ménage...

GEORGES.

Si! tu penses à quelque chose. Je le vois, j'en suis sûr... Je sens bien que tu as toujours l'esprit ailleurs... Tiens, hier soir, au théâtre... c'était pourtant très gai... eh bien, tu faisais une figure!

SUZANNE.

Tu te trompes, je me suis beaucoup amusée.

GEORGES.

En dedans, alors?

SUZANNE.

Cela tient peut-être à ce que j'avais déjà vu la pièce. Nous allons au théâtre presque tous les soirs.

GEORGES.

Dame, qu'est-ce que nous ferions de nos soirées, ici, en tête à tête? Tu n'as pas tant de distractions, d'ailleurs.

SUZANNE.

Je me passerais bien de celle-là, si tu voulais.

GEORGES.

Non. Il est excellent que nous sortions, et le plus possible. Seulement, je l'avoue, je voudrais que tu eusses l'air de t'amuser un peu plus. Pourquoi faisais-tu cette figure?

SUZANNE.

Mais...

GEORGES.

A cause du sujet de la pièce, n'est-ce pas? Il était question d'un mari... Eh! ma pauvre enfant, de quoi veux-tu que nous parlent les vaudevillistes? C'est la vieille gaieté

française, ça... Si on ne venait pas là pour oublier, il y aurait toujours une bonne moitié de la salle qui n'oserait pas rire... Pourquoi ne riais-tu pas? Je riais bien, moi !

SUZANNE.

Georges !

GEORGES.

Dis, à quoi songeais-tu?

SUZANNE.

A rien, mon ami.

GEORGES.

En ce moment même, à quoi songes-tu? Voyons, sois franche... A l'instant où je te parle... là, sous ce front... se lèvent des souvenirs, des images... Ose dire que non !

SUZANNE.

Mais, mon ami, ce n'est pas moi, c'est toi qui y penses toujours.

GEORGES, *étonné.*

Oui... c'est vrai... toujours... (*Un silence.*) Veux-tu que je te dise pourquoi?

SUZANNE.

Georges ! de grâce...

GEORGES.

C'est parce que... en somme... j'ignore, moi, comment cela s'est passé... C'est ma faute! je ne t'ai pas interrogée, je n'ai même pas voulu t'entendre... Mais il y a des choses... des détails... que je voudrais savoir à présent, que j'ai besoin, oui, besoin de savoir... Promets-moi de me répondre ; et, quand je saurai, ce sera fini, bien fini ; je ne te ferai plus souffrir, jamais.

SUZANNE, *suppliante.*

Mon ami...

GEORGES.

Si ! si ! il le faut... Sans cela, je ne serai jamais tranquille et je te rendrai toujours malheureuse... Dis, où était-ce ces rendez-vous ? Comment faisais-tu pour y aller ?

SUZANNE.

Je t'en supplie, ne nous fais pas tout ce mal...

GEORGES.

Il faut que tu dises; il le faut. C'était... dans une chambre d'hôtel garni ?

SUZANNE.

Non.

GEORGES.

Alors... dans un appartement qu'il avait meublé ?

SUZANNE.

Oui.

GEORGES.

Et... à quelle heure vous retrouviez-vous?... Réponds ! mais réponds donc !... L'après-midi ? quand tu sortais pour tes visites?

SUZANNE.

Oui.

GEORGES, *ricanant.*

Pendant que moi, pauvre imbécile... Oh ! je vois tout cela d'ici : le fiacre, la double voilette, la maison à deux sorties... où il y a une couturière... C est bien cela, n'est-ce pas?

SUZANNE.

A peu près.

GEORGES.

Au moins, ça n'est pas original! — Et... tu restais longtemps?

SUZANNE.

Oh! non.

GEORGES.

Une heure?

SUZANNE.

Je ne sais pas.

GEORGES.

Et... tu y es allée plusieurs fois?

SUZANNE.

Deux fois.

GEORGES.

Mais j'ai fait, vers ce temps-là, des absences de plusieurs jours... Vous ne vous êtes jamais vus... la nuit... chez nous?

SUZANNE.

Non.

GEORGES.

Non?

SUZANNE.

Je le jure devant Dieu qui me tiendra compte de ce que j'endure en ce moment.

GEORGES.

Et... comment cela a-t-il commencé? Où et quand t'a-t-il parlé d'amour pour la première fois?

SUZANNE.

Je ne sais plus. Et qu'importe?

GEORGES.

Mais... qu'est-ce qui te plaisait particulièrement en lui? En quoi m'était-il supérieur?... Tu ne veux pas répondre?... A quoi penses-tu encore?... (Se rapprochant.) Est-ce que... Enfin... tu étais heureuse?

SUZANNE.

Non.

GEORGES.

Tu mens! tu mens!

SUZANNE.

Ah! Georges, tu es bien méchant, bien méchant!

Elle éclate en sanglots.

GEORGES.

Oui, je suis une brute... et un lâche : car nous avions juré de ne jamais parler de ces choses, et je manque à la parole donnée... Toi, tu l'as tenue. Il est vrai que cela t'était plus facile.

SUZANNE.

Hélas! si tu as tant souffert pour te taire, songe à ce que j'ai dû souffrir, moi, pour parler... Tiens-moi compte de cela, mon ami. Vois, je ne te fais pas de reproches, et j'essaye de ne pas pleurer. Mais si tu recommençais à m'interroger comme tout à l'heure... je serais toujours ta servante... seulement, crois-moi, quelque mal que j'aie pu te faire, nous ne tarderions pas à être quittes.

GEORGES.

Tu as raison, Suzanne, et c'est moi qui te demande pardon... Mais c'est fini maintenant, bien fini... Allons, sèche tes yeux... et sors un peu, promène-toi... tu as encore le temps et cela te fera du bien.

SUZANNE.

Je n'en ai guère envie, mon ami.

GEORGES.

Mais si! mais si!... Tu n'es pas obligée de garder toujours la maison... tu es libre... Va faire un tour, je le veux... J'ai besoin d'être seul... Oui, c'est fini... Allons, va... mais va donc!

SUZANNE.

Oui, mon ami.

Elle sort.

SCÈNE II

GEORGES, seul.

Travaillons! Il n'y a encore que cela.

Il s'assied à une table. ouvre un livre, remue des papiers, prend une plume et reste les yeux fixés devant lui. Entre Thérèse.

SCÈNE III

GEORGES, THÉRÈSE.

GEORGES, joyeux.

Vous?

THÉRÈSE.

Suzanne n'est pas ici?

GEORGES.

Vous ne l'avez pas rencontrée?

THÉRÈSE.

Non.

GEORGES.

Elle vient de sortir.

THÉRÈSE.

Alors je me sauve. Je venais la prendre.

GEORGES.

Justement, elle se plaignait de ne plus vous voir. Elle disait que vous vous éloigniez de nous.

THÉRÈSE.

Vous savez bien que non. Mais je viens d'être mêlée si intimement à sa vie... J'ai peur quelquefois que ma présence ne lui soit un peu pénible, du moins dans les premiers temps... et je ne veux pas m'imposer... C'est un sentiment bien facile à comprendre.

GEORGES.

Évidemment.

THÉRÈSE.

Lui avez-vous dit que le hasard nous avait fait nous rencontrer deux ou trois fois à l'heure où vous sortez de l'usine... ce qui est tout naturel, puisque c'est dans mon quartier.

GEORGES.

A quoi bon le lui dire? Elle croirait que nous parlons

d'elle, cela l'inquiéterait. Il vaut mieux qu'elle ne sache pas.

THÉRÈSE.

Évidemment.

GEORGES.

Ah! Thérèse, ces bonnes promenades avec vous, ces causeries — trop courtes — le long des grands quais déserts... ce sont mes seuls bons moments, à moi. J'étoufferais, si je ne vous avais pas. Comme c'est gentil d'être venue! Voulez-vous que je vous dise? Je vous attendais un peu.

THÉRÈSE.

Alors... vous et Suzanne, ça ne va pas mieux?

GEORGES.

Ah! bien oui! Je viens encore de lui faire une scène absurde.

THÉRÈSE.

A propos de quoi?

GEORGES.

Oh! à propos de rien.

THÉRÈSE.

Est-ce qu'elle n'est pas gentille avec vous?

GEORGES.

Elle? Elle est parfaite... Seulement... voilà, j'ai beau faire, je me souviens... toujours. C'est un mal que j'ai dans le sang et que je traîne partout. Je me fais l'effet d'un rat empoisonné.

THÉRÈSE.

Cependant, vous ne pouvez pas douter de son repentir, ni de son affection ?

GEORGES.

Oui, elle fait ce qu'elle peut...Mais c'est plus fort que moi. J'avais cru que, l'ayant là, ça irait mieux ; que, de la voir et de la tenir, cela ferait évanouir les fantômes. Eh bien, c'est tout le contraire. Quand elle est triste, cela m'exaspère, parce que je m'imagine qu'elle songe à ce qui s'est passé ; et quand elle sourit, il me semble qu'elle se moque de moi... Écoutez, Thérèse, depuis qu'elle est revenue... c'est terrible... je ne pense qu'à lui, à l'autre... à son amant... j'y pense beaucoup plus encore qu'auparavant... Si je l'ai laissé tranquille, là-bas, quand la chose est arrivée, c'est qu'alors j'étais absolument décidé au divorce... mais, à présent, il est clair que ma situation vis-à-vis de lui n'est plus la même ; et j'ai des envies d'aller le trouver, ce misérable, et de lui dire...

THÉRÈSE, souriant.

Il est un peu tard pour cela, mon ami.

GEORGES.

Je vous parais ridicule ?

THÉRÈSE.

Non ; mais bien à plaindre... et aussi, laissez-moi vous le dire, bien peu généreux. Oui ou non, avez-vous pardonné à Suzanne ?... Vous n'avez pas le droit, l'ayant reprise, de la rendre malheureuse. Ce qu'on offre d'une main on ne le retire pas de l'autre. Prenez garde, Georges, vous êtes coupable, réellement coupable.

GEORGES.

Vous en parlez à votre aise, mon amie. Pardonner... c'est

fait. Mais oublier... je ne peux pas. Comprenez donc que je ne peux pas ! Tenez, à certains moments, elle m'attendrit avec son gros chagrin et ses airs de soumission ; d'ailleurs, elle est jeune et pas laide... Je l'embrasse et la caresse comme une jolie enfant qu'elle est... Mais, dès que je la tiens dans mes bras... c'est comme une flamme aiguë qui me traverse le cerveau... je me dis : « Elle compare », et alors je la repousse brutalement, ou bien encore je la serre comme si je voulais lui faire mal, avec colère ; et elle a peur, et elle ne sait pas ce que cela veut dire... Au fond, je crois maintenant que je la hais... C'est que je l'ai trop aimée... Ce qu'elle était pour moi, cela ne se peut exprimer. J'avais beaucoup étudié, beaucoup voyagé, beaucoup vécu même, si vous voulez ; j'avais rencontré en chemin des femmes de toutes les couleurs. Mais je n'avais jamais donné mon cœur, le temps m'avait manqué. Suzanne était en réalité mon premier amour. Ce que je croyais trouver en elle, c'était, après tant d'agitations, le repos et la douceur de toute ma vie. J'avais concentré en elle toutes mes tendresses, toutes mes pensées, toutes mes ambitions ; je travaillais pour qu'elle fût fière de moi et pour qu'elle fût riche ; et c'est à cause d'elle que j'étais heureux de mes succès... Vous ne vous figurez pas avec quel sérieux de tous les diables j'avais pris le mariage... C'est bête, hein ?

THÉRÈSE, *un peu troublée.*

Mais non.

GEORGES.

Et tous les jours, quand je rentrais, en voyant de la rue sa fenêtre éclairée, le cœur me battait comme au lendemain de mes noces... Oui, chaque fois, le cœur me battait, à mesure que je sentais plus proche son frais baiser, ce baiser du retour, dont l'attente avait rempli les heures de ma journée... Comprenez-vous cela, mon amie ?

THÉRÈSE, de même.

Mais oui, parfaitement.

GEORGES.

Jugez ce que j'ai dû souffrir !... Ah ! ma pauvre Thérèse, que cela est triste !

THÉRÈSE.

Oui, bien triste... j'y songe souvent... Car, Dieu merci, depuis un mois, j'ai vécu absolument de votre vie. Hélas ! je voudrais tant vous être bonne à quelque chose ! Cela me fait tant de peine de vous voir ainsi !... Mais que vous dire ? Le seul moyen que j'aie de vous soulager un peu, c'est de vous écouter... Et je vous écoute avec tout mon cœur. Qui sait ? A force de vous plaindre et de vous confesser, vous souffrirez moins... Puis, à voir les efforts de Suzanne, vous arriverez peu à peu à la juger dans un sentiment de justice, comme un homme, puisqu'il paraît que vous autres hommes vous êtes plus justes que nous. Laissez agir le temps... Je vous jure que vous pouvez encore être heureux.

GEORGES.

Non, allez... J'ai voulu me faire illusion... Mais entre elle et moi, il y a l'irréparable; et ni le temps, ni ma raison, ni son repentir n'y peuvent rien... Il faudrait autre chose...

THÉRÈSE.

Quoi donc ?...

GEORGES.

Je ne sais... Mais, moi non plus, je ne suis pas le même qu'auparavant. Je vaux moins, cela est certain... Même dans les instants où il m'arrive de croire que je l'aime

encore, ce n'est plus du même amour qu'autrefois... Oh! non... C'est très mystérieux ces choses-là... Vous ne comprenez pas cela, vous, Thérèse?

THÉRÈSE.

Pourquoi dites-vous toujours que je ne comprends pas?

GEORGES.

Vous êtes si tranquille si naturellement raisonnable! Vous avez d'ailleurs pour mari le meilleur garçon du monde... Ah! vous êtes heureuse, vous!

THÉRÈSE.

Heureuse? Évidemment je le suis. Je l'étais même complètement avant toutes vos histoires. Nous jouissons, Jacques et moi, d'une excellente santé morale... j'en suis presque honteuse... Ah dame! nous n'avons pas vos grands mouvements de passion, ni vos violences, ni vos déchirements, ni votre talent pour souffrir. Nous sommes très paisibles, très ordinaires... Quand vous me racontez comment vous aimiez Suzanne... enfin, il est certain que je n'ai jamais été aimée comme ça, moi... Oui, je suis heureuse... à condition peut-être de ne pas trop réfléchir sur la qualité de mon bonheur. Aussi, je n'y réfléchis pas.

GEORGES.

Vous êtes la sagesse, Thérèse; vous êtes la sérénité et la bonté...

THÉRÈSE.

Oui, oui, c'est entendu.

GEORGES.

Ne vous moquez pas... Voulez-vous que je vous dise?... C'est une femme comme vous qu'il m'aurait fallu.

THÉRÈSE.

Heu!

GEORGES.

En somme, cela aurait très bien pu arriver. Je vous ai connue longtemps avant Suzanne. Vous étiez aussi jolie qu'elle... Vous l'êtes toujours... Plus même... Mais si!... Pourquoi gardez-vous votre voilette?

THÉRÈSE.

Cela vous gêne beaucoup?

GEORGES.

Mais oui, cela me cache vos bons yeux.

THÉRÈSE.

Alors...

Elle ôte sa voilette et la jette sur une chaise.

GEORGES, la regardant.

Oui, c'est bien vous... Je vous reconnais... Je vous revois jeune fille... Vous n'avez presque pas changé... Vous aviez déjà cet air calme et doux, ce charme qui enveloppe et qui apaise... Seulement, comme nous jouions ensemble depuis notre enfance, vous n'étiez pas une femme à mes yeux et j'ai passé auprès de mon bonheur sans m'en douter... Mais je suis bien fat! Sais-je si vous auriez voulu de moi?

THÉRÈSE.

Eh! peut-être.

GEORGES.

Vraiment?

THÉRÈSE.

Mon Dieu, oui... Je vais vous dire un secret. Il n'y a pas

d'inconvénient à cela : c'est si loin... Eh bien, quand vous avez demandé Suzanne... oh ! sans doute ce n'a pas été un de ces désespoirs... J'étais déjà très raisonnable, comme vous dites... mais tout de même, j'ai eu un peu de dépit. Il n'y a pas à dire, j'avais déjà beaucoup de sympathie pour vous, mon ami Georges. Et si, dans ces derniers temps je me suis donné tant de mal pour vous, c'était bien par franche et bonne amitié, mais peut-être aussi qu'il y avait dans ce beau zèle un ressouvenir des trois ou quatre petites larmes que vous m'aviez coûtées autrefois... Mais parlons d'autre chose, voulez-vous ?

GEORGES.

Parlons de cela, au contraire... Quel malheur, Thérèse ! quel malheur ! Nous aurions été si heureux ensemble ! C'était vous, ma vraie compagne. Comment n'ai-je pas vu cela ? Avec votre ferme raison, vous auriez été pour moi non seulement la femme, mais la chère associée. Votre vaillante gaieté m'aurait fait la vie légère... Et vous ne m'auriez pas trahi, vous ! Vous m'auriez aimé doucement et solidement... comme je vous eusse aimée... et pour toujours...

THÉRÈSE, rêveuse.

Oui... je le crois...

GEORGES.

Au moins, puisque tout cela n'est pas, qui eût été si bon, ayez bien pitié de moi, mon amie... (Il lui a pris la main ; elle la retire.) Qu'est-ce que vous avez ?... Vous pouvez bien me donner votre pitié... et votre tendresse. J'y ai droit... car enfin, Thérèse, c'est votre faute si je me trouve aujourd'hui un peu plus à plaindre qu'il y a quinze jours... Soyez-moi donc meilleure encore, puisque, sans le savoir, vous aussi

vous m'avez fait du mal... Laissez-moi vous aimer, me réfugier dans votre tendresse et m'y enfouir, et m'y réchauffer...

Il s'est rapproché et a presque mis sa tête sur l'épaule de Thérèse.

THÉRÈSE, effrayée.

Georges ! Georges !

GEORGES.

Quoi donc, ma chérie ?

THÉRÈSE.

Il ne faut pas, Georges ! il ne faut pas !

GEORGES.

Qu'est-ce qu'il ne faut pas ?

THÉRÈSE.

Mais...

GEORGES.

Mais je vous adore, Thérèse, voilà la vérité, et ce qui m'étonne, c'est que j'aie mis tout ce temps à m'en apercevoir. Quand je prenais cet étrange plaisir à vous confesser, à vous, des choses que j'aurais voulu me cacher à moi-même... c'est que je vous aimais... Et vous-même, Thérèse... si vous me supportiez avec cette douceur d'ange, si mes plaintes éternelles ne vous rebutaient point, si vous repreniez tous les jours votre tâche patiente de consolatrice, c'est que vous aimiez à me consoler, c'est qu'un peu de ma fièvre vous gagnait, et qu'il y a des choses qu'on n'écoute pas impunément... Ne me repoussez pas, ma chérie. Après ce que vous avez fait pour moi, ce serait trop méchant... donnez-moi vos yeux... vos cheveux... votre bouche...

THÉRÈSE, se dégageant doucement.

Georges, vous êtes fou. (Elle se remet debout et se trouve devant la fenêtre.) Mon Dieu ! Suzanne !

GEORGES.

Suzanne ?

THÉRÈSE.

Elle ouvre la porte de la cour... Adieu, mon ami... Je sortirai par le jardin.

GEORGES.

Vous ne voulez pas la voir ?

THÉRÈSE.

Non.

GEORGES, lui prenant les poignets.

A demain donc, Thérèse.

THÉRÈSE.

Non.

GEORGES, sans la lâcher.

Je le veux... Par pitié, Thérèse !

THÉRÈSE.

Eh bien, à demain.

Elle sort.

SCÈNE IV

GEORGES, seul.

Il remet en place les sièges dérangés, puis s'assied au bureau et fait semblant de travailler.

SCÈNE V

GEORGES, SUZANNE.

GEORGES, très aimable.

As-tu fait une bonne promenade ?

SUZANNE.

Oui, mon ami.

GEORGES.

Où as-tu été ?

SUZANNE.

Au hasard d'abord. Et puis je suis encore allée pour voir Thérèse. Elle n'y était pas.

GEORGES.

Tu n'as pas fait ton petit tour dans les magasins ?

SUZANNE.

Non. Je crains les tentations... Tu n'as pas l'air de t'en douter, mais je suis devenue une ménagère très sérieuse. Si tu voyais mes carnets !

GEORGES.

Je les ai vus. Tu es une bonne petite femme, Suzette, et je t'aime bien... Qu'est-ce que tu as ?

SUZANNE.

Il y a si longtemps que tu ne m'as parlé comme ça !... Je suis contente, bien contente.

GEORGES.

Je n'ai qu'un seul reproche à te faire.

SUZANNE, inquiète.

Ah!

GEORGES.

C'est, justement, que tu es en train de devenir trop économe. (La regardant.) Qu'est-ce que c'est encore que cette robe-là? Ce n'est pas gai, sais-tu? J'ai remarqué que tes toilettes étaient maintenant d'une austérité!...

SUZANNE, ravie.

Tu fais attention à cela?

GEORGES.

Moi, je veux te voir belle et parée, comme autrefois. Nous sommes assez riches, Dieu merci... Je veux que tu me fasses honneur... C'est comme ce salon... Je ne savais pas ce que je disais tout à l'heure. Il est très joli et très bien arrangé, ce salon... Il est tout naturel qu'une femme de ton âge..

SUZANNE.

(Pendant ce qui précède, elle a trouvé sur une chaise la voilette de Thérèse.

Et toi, qu'as-tu fait pendant mon absence?

GEORGES.

Moi?... J'ai lu, j'ai travaillé... tu vois?

Il remue des papiers sur le bureau.

SUZANNE.

Tu n'as pas été dérangé?

GEORGES.

J'ai travaillé, je te dis... et même pas mal. Je suis sur la piste d'une idée...

SUZANNE.

Tu as travaillé tout le temps?

GEORGES.

A peu près.

SUZANNE.

A peu près?

GEORGES.

Ah çà, qu'est-ce que tu as avec tes questions? (Il se retourne et voit la voilette dans la main de Suzanne.) Ah! cette voilette?...

SUZANNE.

Pourquoi ne me disais-tu pas que Thérèse est venue?

GEORGES.

Et toi, pourquoi m'interroges-tu avec cette insistance?... Oui, Thérèse est venue... Elle venait te chercher... Et après? Qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

SUZANNE.

Rien... sinon...

GEORGES.

Sinon?

SUZANNE.

Sinon ton silence là-dessus, et la vivacité avec laquelle tu réponds à des questions bien innocentes.

GEORGES.

Voyons, voyons, Suzanne; nous n'allons pas intervertir les rôles à ce point? Ce serait plaisant! Tu ne vas pourtant pas me faire des scènes de jalousie? D'abord, je ne le mérite pas... Et quand même je...

SUZANNE.

N'achève pas, Georges... (Avec un grand effort.) Non, va, je ne suis pas jalouse... Je connais Thérèse, je suis bien sûre qu'elle ne voudrait pas me faire de mal. Je n'oublie pas quelle amie elle a été pour nous; je conçois très bien que tu lui donnes une place à part dans ton cœur, et je ne dois pas en prendre d'ombrage... Je tâcherai d'être bonne comme elle, voilà tout. — Seulement... si j'ose te faire une prière... ne me cache rien !...

GEORGES.

Mais...

SUZANNE.

Oui, c'est entendu, tu n'avais rien à me cacher, c'est moi qui ai été maladroite et sotte. Mais comprends comment je te dis cela... Je te place si haut, il y a tant de respect et de confiance dans l'amour que j'ai pour toi ; même quand tu es un peu méchant, tu es si bien pour moi le seul appui, le seul asile, que si je ne pouvais plus croire en toi, d'une foi absolue, comme un enfant, tout me manquerait et je sens que je ne pourrais plus vivre.

GEORGES.

Que de grandes phrases, ma chérie!... Allons, l'incident est clos, et nous n'en parlerons plus... (Il se promène à grands pas.) Nous sommes fous, ma parole ! ou en train de le devenir... C'est vrai, nous sommes là à prendre les choses au tragique... Je me demande si elles valent même la peine d'être prises au sérieux!... On dirait que ce qui nous est arrivé est unique, que cela ne s'est jamais vu depuis que le monde est monde!... Ah ! Dieu ! si on connaissait l'histoire de tous les ménages!... C'est stupide, à la fin, cette rage de tout dramatiser... Écoute, je te propose une trêve. Le passé est le passé... Je suis maintenant sûr de toi, et

tu n'es plus une petite fille. Sois tranquille, je ne t'ennuierai plus. Mais sois raisonnable de ton côté. C'est bien le moins, n'est-ce pas? que tu oublies, quand je ne veux plus me souvenir... Et puis... si tu veux me faire plaisir... ne me place plus si haut. Je ne suis qu'un homme... et ça n'est pas merveilleux, un homme... Oui, j'étais un rêveur; je prenais l'amour, et le mariage, et tout, avec un sérieux... qui devait me rendre joliment assommant!... Mais, décidément, il ne faut pas exiger de la vie ce qu'elle ne peut donner... Je m'accommode très bien de ce qu'elle nous laisse... Nous vivrons gentiment... en bons compagnons... tiens, comme Jacques et Thérèse. Voilà des sages et qui comprennent l'existence!... Et maintenant que le pacte est conclu... embrassons-nous, ma chère petite camarade.

Il sort en fredonnant.

SUZANNE, seule.

Hélas! je l'aimais mieux quand il était méchant.

ACTE TROISIÈME

Un mois après. Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *entrant.*

Oui, c'est moi. Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir?

GEORGES.

Vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

THÉRÈSE.

C'est parce que je l'ai reçue que me voilà.

GEORGES, *inquiet.*

Mais Suzanne?

THÉRÈSE.

Rassurez-vous, elle n'est pas rentrée... Mais, au reste, ce qui pourrait le mieux lui donner l'éveil, c'est la rareté de mes visites depuis six semaines. Il n'y a donc nul inconvénient, au contraire, à ce qu'elle me trouve ici.

GEORGES.

Eh bien, mon amie, voulez-vous l'attendre?... Moi, je suis obligé d'aller à l'usine. (Regardant l'heure.) L'heure est même déjà passée.

Il va pour sortir, elle lui barre le chemin.

THÉRÈSE, ironique.

Cela est tout à fait fâcheux, mais vous m'entendrez... n'ayez pas peur, je ne vous retiendrai pas longtemps... Seulement, voilà trois fois de suite que vous m'écrivez qu'il ne vous est pas possible de vous trouver à notre rendez-vous. Oh! vous me donnez chaque fois les meilleures raisons du monde. Je viens vous demander si vous êtes sincère. Georges, je vous adjure de me dire la vérité. Je suis prête.

GEORGES.

Mais, mon amie, il n'y a rien du tout. Il y a que je ne fais pas toujours comme je veux; il y a que, n'étant libres ni l'un ni l'autre, nous sommes tenus à la plus grande prudence, et que...

THÉRÈSE.

Allons, Georges, la vérité?

GEORGES.

Mais je vous l'ai dite.

THÉRÈSE.

Non.

GEORGES.

Eh bien... Je ne vous aurais jamais dit cela si vous ne m'aviez pas questionné avec cet acharnement... mais Suzanne m'inquiète; voilà ! Je ne sais pas ce qu'elle soupçonne ou

ce qu'elle devine, mais il est évident qu'elle est très malheureuse et qu'elle passe à pleurer dans les coins tout le temps où je ne suis pas là... Et, de la voir si changée, avec sa pauvre petite figure amaigrie, ses yeux creux et rougis de larmes... enfin... cela me fait pitié à la longue, et je n'étais sans doute pas fait pour le rôle de bourreau.

THÉRÈSE.

C'est tout ?

GEORGES.

Mais vous devez comprendre cela, Thérèse. Il n'est pas possible que Jacques lui-même n'ait pas quelque vague soupçon...

THÉRÈSE.

Ne vous occupez pas de Jacques, mon ami. Il est un peu tard... Je vous ai dit qu'il avait confiance en moi et j'ai eu la charité de lui épargner toute souffrance. Que votre bon cœur se rassure.

GEORGES.

Pauvre garçon !

THÉRÈSE.

Vous le plaignez aussi ? Vous plaignez tout le monde ! Eh bien, et moi ?

GEORGES, suivant sa pensée.

Je vous avoue que je ne peux plus rencontrer Jacque sans une gêne inexprimable... Tenez, je me souviens qu'une des choses qui m'indignaient le plus, c'était de penser que l'autre... là-bas... vous savez ?...

THÉRÈSE.

Oui, oui, l'amant de Suzanne.

GEORGES.

C'était de penser que cet homme avait eu la lâcheté, dans le temps même où il me trahissait, de me tendre la main. Et voilà que je fais la même chose... Ah! misère de nous!

THÉRÈSE.

Est-ce que vous croyez, mon ami, que c'est d'un très galant homme, ce que vous faites là avec moi?

GEORGES.

Mais...

THÉRÈSE.

Vous doutez-vous que vous venez de me dire les choses les plus dures et les plus humiliantes que puisse entendre une femme?

GEORGES.

Moi?

THÉRÈSE.

Eh! mon Dieu, oui... Tout ce dont vous vous plaignez... on n'en souffre pas quand on aime.

GEORGES.

Mais je vous aime toujours, Thérèse. N'avez-vous pas été pour moi l'amie incomparable, le cœur où j'ai trouvé un refuge?...

THÉRÈSE.

Oui... j'ai été.

GEORGES.

Mais vous êtes encore tout cela, Thérèse. Mes plaintes même de tout à l'heure en sont la preuve. Si je vous dis

tout, c'est qu'en effet je suis à vous tout entier, tel que je suis, avec toutes mes faiblesses et toutes mes misères, et que votre divine bonté m'a laissé prendre l'habitude de rejeter sur vous tous mes fardeaux... C'est à cette bonté là que je m'adresse, mon amie. Pensez quel supplice c'est, à la longue, toute cette douleur autour de moi, cette douleur dont je suis... dont nous sommes cause.

THÉRÈSE.

Oui, tout cela est ma faute, n'est-ce pas ?... Avouez-le, vous me trouvez très coupable. Vous vous indignez que j'aie pu trahir pour vous mon mari et mon amie, que j'aie pu faire enfin ce que vous avez tant imploré... Ou plutôt vous êtes persuadé que c'est moi qui vous ai séduit, et vous m'en voulez de vous avoir fait manquer à votre devoir, d'avoir tendu des pièges à votre vertu ?... Décidément, vous étiez fait pour être honnête, mon ami, je le dis sans raillerie. Il est seulement triste pour moi que vous ne vous en soyez pas aperçu plus tôt.

GEORGES.

Thérèse ! n'ayez pas de ces paroles amères, ou je croirai que c'est vous qui êtes lasse et qui ne voulez plus de moi.

THÉRÈSE.

Vous aimeriez mieux cela, n'est-ce pas ?

GEORGES.

Quelles preuves voulez-vous donc de mon amour, Thérèse ?... Écoutez, tant que nous resterons ici, nous nous rendrons malheureux... Voulez-vous que nous partions ? que nous allions tous les deux, seuls, très loin ?

THÉRÈSE, *ironique.*

Merci, Georges.

GEORGES.

Cela signifie ?

THÉRÈSE.

Comme vous me haïriez si je disais oui !... Enfin... vous faites ce que vous pouvez, et je dois vous savoir gré de cet effort... et de ce mensonge... Ah ! mon pauvre ami ! nous n'aurons eu de bon que notre première rencontre... Vous rappelez-vous ? nous pleurions tous deux, comme deux bêtes... Nous nous attendrissions sur vous. C'était délicieux... Hélas, dès le lendemain le charme était rompu, et j'ai senti que vous me reprochiez secrètement de vous avoir cédé. Vous ne vous souveniez déjà plus que, si j'avais été faible, — ah ! bien faible, je le reconnais, et bien lâche — ce n'était pourtant pas moi qui vous avais pris, et que, ce qui était arrivé, vous l'aviez voulu enfin, voulu de toutes vos forces, et avec une sorte d'emportement désespéré... Je ne dis point cela pour me justifier : je dis la vérité vraie, rappelez-vous... Et je ne veux pas non plus vous accabler de mon sacrifice. Il a dû m'être léger, puisque je vous aime... Mais j'étais si tranquille avant de vous avoir revu ! ma vie était si droite et si heureuse ! et j'avais tant de raisons de m'y tenir !... Ma seule excuse, si j'en pouvais avoir une, eût été dans la profondeur et la durée du sentiment que je croyais vous avoir inspiré. Je n'avais pour justification que le besoin que vous disiez avoir de mon amour... Et presque tout de suite j'ai vu que nous nous étions trompés. Et ainsi c'est pour rien que je me suis perdue. Et vous n'êtes pas plus heureux, et je suis bien malheureuse.

GEORGES.

Non, Thérèse, non, ma chérie, ne dis pas cela. Oublie les méchantes paroles qui ont pu m'échapper. Je ne sais pas ce que j'avais tout à l'heure... Je t'aime, entends-tu ?

(Il la prend par la taille.) Ma lettre ne compte pas... Oui, je serai là tantôt... je m'arrangerai pour cela. Et surtout ne va pas croire que cela me coûte, ou que je te dis cela pour ne plus te voir pleurer... Regarde-moi. Ai-je l'air de quelqu'un qui joue la comédie?... Est-ce qu'ils mentent, mes yeux?... Va, si j'ai loin de toi des heures d'angoisse, — soit remords ou lâcheté ou ce que tu voudras, — dès que je te retrouve, et que je te touche, et que je te tiens sur mon cœur, je suis à toi, à toi seule, comme le premier soir... A tantôt. Est-ce dit?

THÉRÈSE.

Merci de votre aumône, Georges. Je ne suis pas fière, car moi je vous aime.

GEORGES.

Je ne veux pas que vous parliez ainsi, Thérèse, et je ne veux pas que vous soyez triste. C'est vraiment assez d'une victime.

THÉRÈSE.

Vous y revenez, Georges.

GEORGES.

Puis-je empêcher ce qui est? Apparemment on ne peut vivre sans faire du mal à quelqu'un... A tantôt, ma chérie.

THÉRÈSE.

A tantôt.

GEORGES.

Vous restez?

THÉRÈSE.

Oui, je veux voir Suzanne.

GEORGES.

Pourquoi ?

THÉRÈSE.

Je ne sais pas, mais je veux la voir.

GEORGES.

Vous avez peut-être raison.

Il hésite un instant el sort.

SCÈNE II

THÉRÈSE, seule.

Alors, c'est ça ?... au bout de huit jours !... Ah ! misérable que je suis, et stupide de n'avoir pas vu que ce qu'il aimait en moi, c'était lui, c'était la douceur de se confesser et peut-être un plaisir obscur de revanche !... Alors pourquoi ne pas m'en aller, moi ? Pourquoi le forcer encore à mentir, le pauvre homme ! — Si j'avais le courage !... — Cette dernière semaine de ma vie, où il me semble vraiment que j'ai été une autre que moi, oh ! l'effacer ! l'oublier ! redevenir la femme que j'étais !... Et surtout, oh ! surtout ne pas faire souffrir les innocents !...

SCÈNE III

THÉRÈSE, SUZANNE.

THÉRÈSE.

Bonjour, Suzanne. Tu es surprise de me voir ?

SUZANNE.

Un peu.

THÉRÈSE.

Tu es venue chez moi plusieurs fois sans me trouver... C'est que j'ai été très prise dans ces derniers temps... Tu m'en veux ?

Elle va pour embrasser Suzanne.

SUZANNE, se détournant.

Ah ! non, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Pourquoi ?

SUZANNE.

Tu oses le demander ?... Ce n'est pas moi que tu venais voir, j'imagine. Et, quant à mon mari, tu le vois assez ailleurs. Alors, que fais-tu ici ?

THÉRÈSE.

Que veux-tu dire ?

SUZANNE.

Que je te hais, car tu es la maîtresse de mon mari.

THÉRÈSE.

Moi ?

SUZANNE.

Ne te donne pas la peine de mentir. Je suis sûre. J'ai fait ce qu'on fait pour savoir ces choses-là. J'ai espionné, j'ai surpris des lettres... Ce n'était pas difficile : vous vous êtes si peu défiés ! Dis, te rappelles-tu, de quel air d'étonnement vertueux tu me questionnais il y a deux mois ?...

Eh bien, tu sais maintenant!... Tu sais aussi bien que moi... Ah! ah! ah! c'est drôle, hein! Non, mais fais-moi donc encore de la morale!

THÉRÈSE.

Et que comptes-tu faire?

SUZANNE.

Partir, ce soir même. J'ai fait en secret, ces jours-ci, mes préparatifs de départ. Réjouissez-vous, vous aurez le champ libre dans une heure. C'est pour ça, comprends-tu, que je ne te mets pas à la porte... — Ah! les honnêtes gens, qui mêliez tant de mépris à la compassion que vous aviez pour moi! Vous allez bien quand vous vous y mettez, vous autres!... Moi, du moins, je ne m'étais pas fait une spécialité de la vertu, et ma faute ne se compliquait point de fourberie. Mais toi, non seulement tu as trompé ton mari, — comme moi, — mais tu m'as trahie, moi, de la façon la plus odieuse, et avec d'atroces raffinements dans le mensonge. Au moment même où, avec des airs de miséricorde, ta vertu s'inclinait sur mon indignité, tu faisais cent fois pire que moi! Tu ne m'as réconciliée avec mon mari que pour me le voler plus sûrement... Ah! oui, garde-le! ne te gêne pas... Après tout, je te dois de connaître un sentiment que, dans ma simplicité, je me croyais désormais interdit : le dégoût, si tu veux le savoir!

THÉRÈSE, doucement.

As-tu tout dit?

SUZANNE.

Je revenais si tremblante, — sotte que j'étais! — si repentante, si convaincue que j'étais une grande coupable!... Ce qui est plus infâme que tout, vois-tu, c'est d'avoir exploité mon repentir. Vous étiez si sûrs que je vous laisserais

tranquilles!... Oh! tout voir, ou tout deviner, et n'avoir même pas le droit de me plaindre tout haut! J'ai eu cette audace, une fois, une seule fois. Comme il m'a reçue! et comme il m'a rappelée à l'humilité d'attitude qui me convenait! Ah! je l'ai payé cher, mon péché!...

THÉRÈSE.

Suzanne!

SUZANNE.

Pourquoi as-tu fait cela? Pourquoi m'as-tu ramenée ici, si c'était pour me torturer? Ah! menteuse! menteuse et hypocrite!

THÉRÈSE.

Oh! non, pas hypocrite, je te le jure, tout ce que tu voudras, mais pas cela. Te dire comment c'est arrivé... est-ce que je sais? Chez lui, ç'a été désespoir, impossibilité de retrouver la paix... peut-être, au fond, je ne sais quelle vanité d'homme qui, trompé, a voulu tromper à son tour.

SUZANNE.

Je ne te parle pas de lui. Je ne veux pas l'accuser. Il m'a rendu ce que je lui avais fait. Je m'en vais, c'est bien... Mais toi!... S'il a été si méchant avec moi, c'est peut-être qu'il m'aimait encore... Pourquoi me l'as-tu pris?

THÉRÈSE.

Je ne l'ai pas pris; c'est moi qui me suis laissé prendre à cette douleur, à cet amour meurtri. Nous avons trop pleuré ensemble, trop parlé de toi, — oui, de toi! — trop parlé amour, passion, jalousie... Tout cela brûle... Nous avons vécu trop près l'un de l'autre. Notre intimité, peu à peu devenue trop tendre à notre insu, ne nous a laissé voir nos

vrais sentiments qu'après nous avoir trop amollis, trop désarmés, pour que nous pussions combattre... Enfin... le mot est bête... mais il y a des fatalités, tu le sais bien.

SUZANNE.

Moi qui avais tant de confiance en toi! Tu étais pour moi plus qu'une amie, plus qu'une sœur... Quand j'ai été en détresse, je n'ai pas même réfléchi, c'est à toi tout de suite que j'ai eu recours, c'est dans toi que je me suis réfugiée... Et c'est toi!... Ah! Thérèse! Thérèse! que tu m'as fait de mal!

THÉRÈSE, s'agenouillant.

Tu as raison de m'accabler, Suzette... Va, tout ce que tu viens de me dire, je me le suis dit, et je suis prête à en entendre davantage encore, si cela peut te soulager... Et, tiens, de t'entendre et de te voir pleurer, cela me donne du courage contre moi-même. Profites-en! car peut-être que je redeviendrai faible demain, quand je ne t'aurai plus là, sous mes yeux... Que veux-tu que je fasse? Je t'obéirai... Je vais te dire où nous en sommes. Je l'aime encore, moi. (Mouvement de Suzanne.) Ah! ce n'est pas ma faute; tu l'as bien aimé, toi!... Mais, lui, il ne m'aime plus, et peut-être ne m'a-t-il jamais aimée... Tu dois me croire, car on ne fait pas volontiers ces aveux-là... Veux-tu voir sa dernière lettre? Je puis te la montrer : elle n'est pas tendre et ne le compromet guère. La voici. Il m'écrivait qu'il ne viendrait pas. Il m'écrivait ça pour la troisième fois. C'est pour cela que je suis venue ici; je voulais lui parler. Dieu! les tristes, les lamentables choses que nous nous sommes dites tout à l'heure!... Tu ne me crois pas? C'est vrai, pourtant. Tu en croiras mes actes. C'est moi qui vais partir... demain, ce soir, si je peux. J'inventerai une histoire... un voyage pour ma santé... n'importe quoi... Jacques est habitué à mes fantaisies et il fait ce que je veux, le brave garçon! Et,

quand je serai partie, tu sauras bien, toi, reprendre ton mari.

SUZANNE.

Eh! qu'est-ce que cela fait que tu t'en ailles? Tu ne peux pas me le rendre, mon mari, car tu l'as changé en un autre homme, et tu m'as ôté la foi que j'avais en lui. Il recommencera... et il me sera encore interdit de me plaindre. Ne lui ai-je pas donné droit à une série de trahisons et de représailles? Quelle serait notre vie maintenant? Non, je préfère m'en aller, et je m'en vais.

THÉRÈSE.

Soit. Un mot seulement. L'aimes-tu encore?

SUZANNE.

Qui?

THÉRÈSE.

Ton mari.

SUZANNE.

Je le hais.

THÉRÈSE.

L'aimes-tu? Réponds... S'il t'aimait encore, l'aimerais-tu?

SUZANNE.

Eh, il ne m'aime pas.

THÉRÈSE.

Tu as répondu... Nous saurons bientôt s'il ne t'aime pas. Va-t'en, tu as raison. S'il te laisse partir... ou s'il ne te rappelle pas... la question est tranchée. S'il te retient... Adieu, Suzanne; je suis bien sûre à présent que tu me pardonneras.

SCÈNE IV

SUZANNE, seule.

(Elle écrit.)

SCÈNE V

SUZANNE, GEORGES.

GEORGES.

A qui écris-tu?

SUZANNE, après un moment d'hésitation.

A toi. Tu peux lire.

GEORGES, après avoir lu.

Tu veux partir?

SUZANNE.

Oui.

GEORGES.

Tu es bien décidée?

SUZANNE.

Oui.

GEORGES.

Dis tes raisons.

SUZANNE.

A quoi bon? Qu'est-ce que cela changera aux choses?

GEORGES.

Dis toujours.

SUZANNE.

C'est bien simple. Je croyais en toi ; je n'y crois plus. Tout me manque, et ma vie est finie. Je deviendrai ce que je pourrai ; mais chaque heure passée avec toi ne me serait plus désormais qu'une torture.

GEORGES.

Oui... j'ai connu cela.

SUZANNE.

Je ne puis exprimer ce que tu étais pour moi... Quand je suis revenue, je débordais de reconnaissance et d'amour... et j'espérais ; je te croyais si bon, et si grand! J'ai remis entre tes mains mon cœur renouvelé. Tu ne l'as pris que pour le briser. Et je me suis vue dédaignée et méconnue au moment même où je valais peut-être le mieux.

GEORGES.

Oui... comme moi.

SUZANNE.

J'ai senti l'amertume d'être trahie par ce que j'aimais et estimais le plus au monde... Et c'était si imprévu, et cela m'a paru si abominable... Enfin, tu vois bien qu'il faut que je m'en aille.

GEORGES.

Non. Ce que tu viens de dire, je l'ai souffert. Et pourtant j'ai eu pitié ; j'ai essayé du moins de n'être pas implacable. Ici même, il y a deux mois, — je te vois encore, — tu t'approchais de moi, tremblante et suppliante; tu me disais : « Laisse-moi vivre à tes côtés, ne me regarde pas, mais supporte-moi. » Et je ne t'ai pas repoussée, Suzanne...

SUZANNE.

Toi, tu pouvais... justement parce que tu m'étais supérieur. Je devais t'inspirer autant de compassion que de colère...

Mais toi! me trahir, — et avec qui! — après m'avoir pardonnée, c'était me trahir deux fois. Vous avez été plus méchants que moi, de toute l'admiration et de toute la reconnaissance que j'avais pour vous deux... Non, non, ce n'est pas la même chose... Je t'ai fait souffrir, mais toi, tu m'as broyée, et il me semble qu'il ne reste plus rien de moi après tout cela... J'ai la tête vide, et je ne sens plus mon cœur... Adieu, Georges.

GEORGES.

Non, tu resteras... Il faut que tu restes ; je le veux... Quoi que tu dises, le pardon t'est moins difficile qu'il n'a été pour moi. Car moi, — c'est absurde, mais les hommes sont ainsi, — j'avais à craindre d'être ridicule en te pardonnant. Et tu n'imagines pas ce que cette terreur peut sur un homme... Oui, tu me pardonneras, parce que je t'adore et que je n'ai jamais aimé que toi... Tiens, en ce moment même, quelqu'un m'attend, — quelqu'un qu'il faut plaindre aussi et que ni moi, ni toi peut-être, n'avons le droit de mépriser... Eh bien, l'heure est passée... et, tu vois, je suis toujours à tes pieds. Crois-tu encore que tu aies le droit de m'abandonner?

SUZANNE.

Mais demain?

GEORGES.

Demain, nous recommencerons à être heureux.

SUZANNE.

Dès le lendemain de mon retour, tu t'es souvenu de ce que tu avais juré d'oublier, et tu m'as mise à la torture. Nous serons deux maintenant à nous souvenir et à épier la pensée de l'autre; et ainsi chacun de nous sera supplicié de deux façons à la fois. Est-ce cela que tu veux?

GEORGES.

Ah! Suzanne, pauvre chérie qui ne vois pas que c'est maintenant, au contraire, que l'oubli est devenu possible!... Ce n'est pas joli, va, le cœur d'un homme. Je ne crois pas, non, malgré tout, je ne crois pas être plus vil que beaucoup d'autres : mais, veux-tu savoir le fond des choses? Si j'ai saigné dans mon amour et dans ma chair, j'ai plus saigné encore dans ma vanité. Je le vois clairement aujourd'hui. Ce qui faisait que l'horrible image était toujours là présente, c'est qu'elle m'était un affront autant qu'une douleur. Mais c'est précisément pour cela que, après ma mauvaise action, toute ma colère contre toi est tombée, comme après une vengeance accomplie... Oh! non, tout cela n'est pas beau!... Et puis, le mal est contagieux : celui que tu avais fait m'a comme fasciné et corrompu moi-même... Mais aussi, je n'ai plus le droit, à présent, d'être orgueilleux et dur avec toi. Nous sommes quittes : cela est triste et honteux à dire, surtout pour moi, et cependant je le dis avec une sorte de soulagement... C'est encore un lien, vois-tu, d'avoir souffert l'un par l'autre, d'avoir été pareils dans la faute et dans la douleur... Ou plutôt, tandis que j'en parle, il me semble que c'est déjà loin, très loin. Il ne nous en restera qu'un peu de mélancolie, avec une tendresse plus sérieuse et plus indulgente... Enfin, je t'aime, Suzette. . Reconnais mes bras : ce sont ceux d'autrefois, d'avant ce mauvais rêve... Veux-tu que nous recommencions à vivre? Le veux-tu, ma chérie?

SUZANNE, *lui jetant ses bras autour du cou.*

Ah! Georges, que Dieu ait pitié de nous!

FIN.

